

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 48

Artikel: Les oies prussiennes
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180979>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Peti commerço ké to cin, vo cédé lo ditton :

Ke bin tsanté é bin danse
Fà meti ke poà avance,

dé façon é dé manière ke tota clia pretintaille
avoué son sabbat, a prâu sovin lé ratté ao vintro po
sé cutsi.

Cin n'impatsé pa ke sé son dza bailli intré dou
ao trai iadzo lo mo po to rinvaîça é po féré onna
granta pellhe, mâ cin lâu z'a fouainna.

Lâi a dou mâi criâvon : vive Trotchu, vive Favre,
vive Tsambetta, ma ora ke l'on vu k'on ne lâi bail-
livé pa de l'ardzin à remollie-mo, vito fau lé dé-
guelhi.

Et por cin, l'an tenu dâi z'assimbliaié, io on cer-
tin Fiourince lâu z'a de :

Citoyens ! Trotchu, Favre é Tsambetta san ti dâi
ristou ke ne vo vouaiton pa pî, fau le fottre bâ ; no
ne vollien pe min dé monsu, pe min dé retso ; ne
sarin ti parâi ! Ya prâu gran tin k'on teré lo diabblio
pai la kûa ; à no dé fricottâ ! Bravô ! bravô ! à bâ
Trotchu ! à bas Tsambetta ! vive Fiourince ! (Stice
sé rechité po laissi parlâ se n'ami Meilliré.)

Meilliré. Citoyens ! No z'ai ohu cin ke no z'a de
lo citoyen Fiourince, mâ né pâ lo to ke dé bouaillâ,
fo martsî. No fau tsampâ via cliaua findin ke no
mînon pai lo nâ, élé rimpliaçi pai dâi noutro.
Fiourince saré noutron sindico é mé voutron bour-
sier, et vo prometto ke lé z'ardzin rouléron. ... —
Bravo ! oh ! oh ! à bâ Trotchu ! vive Meilliré ! vive
Fiourince ! A la maison dé vela ! !

E, toté cliaua bourtiâ sin von coumin dâi lâu
affamâ kanki'â la maison dé vela, io vo z'inciliauson
lo governémin et Fiourince sé chité din lo fauteu
dâu présidin.

L'étâi on bio cou, ne don ? Mâ kan lé bravé dzin
on vu ti cliaua déguelharé ke bouaillâvon é ke fassion
onna chetta d'infer l'on criâ : âi voleû ! âi bregand !
é dé ti lé carro lé sordâ son arrevâ ke l'on to cin
remessi coumin de la pussa.

Duê z'auré apri lo governémin étâi dé frou, é dé
toté cliaua crapule, né restavé ke kokié dépatolhu
ke fassâi pedi dé verré.

Lé Fiourince ke devessei étré motset ? Mâ lo pllie
motset dé to étâi Meilliré ke n'a pî djamé z'u on écu
nauvo din sa catsetta é ka fresi la pllièce dé bour-
sier dé Paris ! !

Le vo saluo dé kieur.

Voûtron névâu.

Louis CROISIER.

Lâpia d'amon Novimbro 1870.

Les oies prussiennes.

Lorsque le roi de Prusse devint prince de Neu-
châtel, il ne négligea rien pour gagner le peuple,
qui voulait au contraire s'émanciper par une al-
liance avec les cantons suisses. La noblesse seule
travaillait par toutes sortes d'intrigues à asseoir
dans le pays la domination du roi, qui flattait
beaucoup plus ses mœurs aristocratiques qu'un
gouvernement républicain. Ses services furent d'ail-
leurs bien récompensés. Le peuple a conservé le

souvenir d'un trait assez plaisant. L'envoyé prussien,
Metternich, avait envoyé deux oies à un petit seigneur
neuchâtelois. Celui-ci, très avare, voulant tirer parti
de ce présent, en fit vendre une par sa servante.
Celle qu'il avait réservée pour lui se trouva farcie
d'un rouleau de 100 louis d'or. A la vue de cette
trouvaille, notre homme bondit sur sa chaise, sonna
sa domestique et l'envoya aussitôt racheter l'oie
qu'elle avait vendue. Il était trop tard ; elle avait
passé en mains d'un amateur de volaille qui avait
su en apprécier les excellentes qualités.

L'enfance de l'artillerie.

Au quinzième siècle, les projectiles employés
pour l'artillerie étaient de petites balles de fer ou
de plomb grosses comme des amandes. La portée
des bouches à feu n'était que de 300 à 400 mètres ;
portée à peu près égale à celle des arcs et des ar-
balètes. En France, où l'art de fabriquer les canons
était moins avancé que dans les autres pays, les
bouches à feu ne lançaient que des flèches de fer,
en forme de pyramide quadrangulaire ; leur portée
n'égalait même pas celle des engins de l'ancienne
balistique ; elles n'avaient d'autre avantage sur ces
dernières machines que d'effrayer les chevaux par
le bruit inusité de la décharge. Les pointes de flê-
ches de fer que lançaient les canons étaient fixées,
près de chacune de leurs extrémités, dans des ron-
delles de cuir qui centraient la flèche dans l'âme de
la pièce.

La règle des artilleurs de ce temps était de
prendre une charge de poudre supérieure au poids
du projectile. Ils pensaient que plus la charge de
poudre est forte, plus grande est la portée du pro-
jetile. Une forte proportion de poudre non brûlée
était projetée avec le projectile et brûlait à l'extérieur
du canon sans effet utile. Peut-être cette combus-
tion hors du canon était-elle recherchée à cause
de la frayeur qu'elle devait occasionner à l'ennemi.

Voici comment s'effectuait le chargement de la
bouche à feu. Le *maître-artilleur* s'assurait d'abord
que la pièce était propre ; il y passait l'écouvillon ;
ensuite il dégorgeait la lumière avec une épinglette
de fer. Cela fait, il puisait la poudre renfermée
dans des sacs de cuir avec une cuiller de fer dont
le manche était proportionné à la longueur du
canon, et il introduisait avec précaution cette cui-
ller pleine de poudre au fond de la pièce, où il la
versait. Puis il donnait un coup de refouloir sur
cette première charge de poudre. Pendant ce temps,
un aide tenait le doigt sur la lumière pour empê-
cher la poudre de s'échapper par cet orifice au
moment de la compression. Le *maître-artilleur*
introduisait une seconde charge, puis une troisième,
toujours avec l'attention de ne la verser qu'au fond.
Alors, avec un bouchon de paille ou de foin, il
nettoyait l'âme de la pièce afin qu'aucun grain de
poudre n'y restât, qui pût prendre feu par le fro-
tement au moment de l'introduction du projectile.
Si le tir devait avoir lieu dans une direction inclinée,
de haut en bas, on calait le projectile au fond de